

A PERTE DE VUE
& SANCHO ET COMPAGNIE
PRÉSENTENT

OÙ VA LE BLANC QUAND LA NEIGE FOND ?

UN FILM DE
GUILLAUME KOZAKIEWIEZ

Écriture et réalisation GUILLAUME KOZAKIEWIEZ Musique originale ÉRIC THOMAS Première assistante réalisatrice MAUDE GALLON Image GUILLAUME KOZAKIEWIEZ
Images additionnelles ALEXANDRA SABATHÉ Son ÉTIENNE FOYER MAUDE GALLON Montage NICOLAS PELTIER Montage son & mixage KINANE MOUALLA Etalonnage GREGORY RODRIGUEZ
Mixage Stéréo PABLO SALAÜN Ingénieur du son musique MATHIEU GAUD Assistantes de production INES LUMEAU, MARGAUX PABOIS, CAROLINE GUILLAUME
Production déléguée COLETTE GUESSON Production co-déléguée LAURENT DENÉ, ANTOINE MARTIN, CASSANDRE SALVAIDE
A PERTE DE VUE & SANCHO ET COMPAGNIE, en coproduction avec TVR, TÉBÉO & TÉBÉSUD. Avec le soutien de la RÉGION BRETAGNE, de la de la RÉGION GRAND EST
de l'EUROMÉTROPOLÉ DE STRASBOURG, en partenariat avec le CNC. Avec le soutien de la PROCIREP - Société de producteurs, et de l'ANGOÀ
Avec la participation du CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE ET DE L'IMAGE ANIMÉE

A PERTE DE VUE



Tébéo Tébésud



La Région
Grand Est

Strasbourg.eu



PROCIREP ANGOÀ

DOSSIER DE PRESSE

RÉSUMÉ

Des peintres issus du graffiti qui viennent de l'illégalité et d'une école que l'on appelle « la rue », investissent une friche administrative des années 60. Ils la transforment en un labyrinthe de formes, installations, peintures qui englobent le spectateur. Plongée immersive dans un dédale haut en couleurs, avec des artistes pour le moins singuliers.

Avec les artistes :

Alfe
Zoer
LeMoDuLeDeZeeR
Jean Moderne – RCF1
MGLO
Selah
Shoof
Lek & Sowat
Lokiss
Grems
Sylvain Ristori
Apotre
Bault

Et les oeuvres de :

Joachim Romain
Aise
Soem
Moyoshi
Persu
Rezin
Mika
L7matrix
La Fleuj
L'Outsider
Franck Lesieur
Fuzi

OÙ VA LE BLANC QUAND LA NEIGE FOND ?

de Guillaume Kozakiewiez

Documentaire – 84' – 2022

Production déléguée : A Perte de Vue – Colette Quesson

Production co-délégué : Sancho & Compagnie – Laurent Dené



ENTRETIEN AVEC GUILLAUME KOZAKIEWIEZ, RÉALISATEUR

Comment avez-vous approché les artistes que vous avez filmés ?

Je ne les ai pas rencontrés avant de tourner, et même si j'avais leurs noms, j'ai évité de trop me documenter. Je voulais garder une fraîcheur, pouvoir être en état de découverte. Et je savais également que chacun allait essayer de se renouveler (pas tous mais une grande partie), j'ai donc plutôt opté pour une rencontre sur le coup, dans le lieu du tournage. Allez hop, on y va, d'égal à égal. Ils ne me connaissent pas, je ne les connais pas, on apprend à danser ensemble ! Je m'étais pas mal documenté sur le graffiti, ses écoles, son évolution, ses enjeux... C'est un monde, une culture à part entière qui a plus de 40 ans aujourd'hui, qui s'est répandue dans le monde entier, avec des attaches profondes au hip-hop mais pas que, le rock ayant aussi sa part. Des mecs de banlieue, des fils de bourgeois, des étudiants en écoles d'art... Le spectre est large. La seule chose qu'on ne trouve pas, c'est la mixité. Là, on est dans un milieu viril, de mecs, violent (surtout au début) donc très masculin ! Quand on se rencontrait à Vannes pour le tournage, j'essayais d'en dire le moins possible. « Je suis là pour faire un film. Je suis pas graffeur, je suis réalisateur, depuis 20 ans. Ça ne te dérange pas trop si je filme ? » En général c'était aussi court que ça. L'approche, c'était les premiers moments du tournage, souvent en silence. Ça me servait à découvrir la personne filmée, son énergie, son univers et aussi je prenais mes marques. La parole venait dans un second temps.

Comment voyez-vous cette question du recouvrement au cœur de votre film ?

Ça a été le point de départ du projet. Je me suis retrouvé dans DéDalE à Vannes, où il y avait déjà beaucoup d'œuvres posées par d'autres avant, au moment où une entreprise de peinture est venue repeindre en blanc tout le rez-de-chaussée... En une journée, ils avaient effacé toutes les œuvres au pistolet à peinture. En 6 heures, on était passé d'un univers dingo de couleurs, de fresques, d'univers artistiques différents qui font trotter l'imaginaire, à un monde blanc, qui renvoyait à un hôpital, ou un lieu complètement dystopique et sans mémoire. Ce fut un choc ! J'ai eu la chance de pouvoir filmer cette journée-là et le film était enclenché. Et c'est en même temps la genèse de cette culture qu'est le graffiti. Ils se recouvrent entre eux (ça c'est la concurrence, une manière de surenchérir et tester l'autre), ils sont recouverts par les services municipaux qui ont pour mission de garder les villes 'propres'... Et puis il y a le soleil, la pluie, les orages, les destructions, la vie en quelque sorte, et le temps qui

passé qui efface les graffs. Parfois il ne reste que des traces, que l'on appelle les « spectres », parfois il ne reste rien. Depuis, je suis beaucoup plus attentif à cela dans les villes. Dans certaines villes, il n'y a pratiquement aucun graff, c'est très triste, il manque quelque chose ! « Murs blancs peuple muet », j'ai vu cette phrase en Pologne et je partage ce point de vue. Imaginez un espace public où il n'y aurait que des publicités, des panneaux qui vous disent que ceci est interdit, ceci est autorisé, des panneaux de circulations, d'informations vigipirate... Non ! C'est pas possible ! Le graffiti peut être poétique, politique, ludique, et donne à l'espace public une autre dimension quand même ! J'ai le sentiment que cela doit rester une pratique « vandale » pour rester subversif, surprenant. Malheureusement, tout le monde est loin de penser comme ça et c'est plutôt la course aux murs propres qui se joue aujourd'hui. En tout cas, voir tout ça disparaître, remplacé par du blanc, et me rendre compte de l'impact que cela crée, ça a été le point de départ du désir de ce film.

Le film débute par une création vandale, et se termine par la visite guidée d'un groupe : cela définit la trajectoire du graff, de son émergence jusqu'à aujourd'hui ?

Le film commence effectivement par un graffeur qui peint un train, la nuit. C'est une manière de figurer l'origine du graffiti (les supports roulants), qui a permis à des gens de faire circuler leurs noms dans la ville, pour montrer qu'ils existaient. A New York notamment. Mais le film ne se finit pas exactement par la visite d'un groupe en mode « on visite un musée ou une galerie ». Ça c'est une étape, qui raconte que le graffiti a pas mal bougé. Il est passé d'une pratique clandestine et transgressive, à une discipline un peu « rangée », qui maintenant s'expose et se vend. Est-ce la maturation d'un art ou sa petite mort ? Le débat est long et complexe et je me garderai bien d'y répondre, ce n'est pas à moi d'en parler. Je pense simplement, que le graffiti est comme toute chose, en mouvement. Il a, en tout cas, surtout servi d'école à beaucoup qui sont évolués en gardant cette culture et ce geste au service d'autre chose. Certains ont fait du multimédia, des installations, ramené d'autres techniques que la bombe aérosol et aujourd'hui certains sont cotés, se vendent en galerie, alimentent le marché de l'art contemporain. Les artistes en parlent dans le film et quand on voit le lieu devenir un labyrinthe d'oeuvres avec des groupes de « visiteurs », on comprend que la clandestinité du début n'est plus la seule règle, loin de là. Mais après ce mouvement du film, on retourne dehors avec une meute d'artistes qui se fait un mur en pleine nuit, puis on revient dans le lieu, et on voit ce que sont devenues les oeuvres saccagées avant la fermeture de DéDaE. C'était important d'aller jusque-là pour ne pas dire simplement : bon voilà, le graffiti, maintenant c'est dans les musées ou dans des lieux culturels. Non ! Beaucoup oeuvrent encore la nuit, en mode « vandale » car c'est l'ADN du graff ! Il y a un jeu du chat et de la souris entre les graffeurs et les services municipaux qui effacent en

permanence, la BAC ou certains flics qui chassent les graffeurs... Ça ne disparaîtra pas et je voulais que le film en parle à sa manière. Regardez dans la rue, il y en a encore beaucoup de lettrages, parfois des fresques... Il faut souvent lever les yeux car beaucoup de choses se passent en l'air, sur le haut des façades. Certains prennent des risques de malades pour aller poser leur blase (leur nom de graffeur) à des endroits spectaculaires et quand les passants voient cela, ils devraient se dire : nom de Dieu !! Comment il a fait ça!!! Hélas, le regard curieux en ville s'est un peu perdu. La flânerie, le regard en hauteur... Si le graffiti pouvait nous apprendre à relever la tête et mettre en travail notre regard, ça serait plutôt intéressant, non ? Depuis ce film, chaque fois que je prends le train, j'ai hâte d'arriver car je me demande à quoi va ressembler l'entrée en gare. Les 2, 3 minutes avant d'arriver, c'est un festival de signatures, graffs, messages ! Tout ça est complexe, les graffeurs ont eux-mêmes leurs propres contradictions, j'espère qu'on le saisit bien dans le film. Petite mort ou maturation d'un art qui va bientôt rentrer dans l'Histoire de l'Art, c'est la question que pose le film en creux.



Quels ont été vos choix en termes de mise en scène, pour les filmer au travail ? Et comment ont-ils accepté la présence de la caméra ?

Je voulais capter les différentes étapes de travail, en partant de l'artiste qui découvre sa salle jusqu'au moment où il en ressort, le travail fini. En moyenne, les artistes mettaient trois jours, et ils étaient plusieurs à oeuvrer dans différentes salles, donc le tournage a été très intense. Un peu à l'image d'un combat de boxe en plusieurs rounds. Il ne fallait pas déranger, j'ai donc opté pour un gros entretien in situ d'environ une heure quand je sentais que l'artiste était relativement disponible. Le reste du temps, je filmais sans parler ni intervenir. Certains se mettaient à parler tout seul, d'autres non. J'ai filmé avec un boîtier léger qui me permettait d'être rapide, réactif et aussi d'avoir des points de vue originaux qu'une grosse caméra n'aurait pas permis. Grosso modo, il s'agissait de filmer des artistes qui étaient constamment en face d'un mur, à 50 cm de celui-ci... Il a donc fallu ruser et être patient afin de trouver les moments où l'artiste se recule, réfléchit, circule dans l'espace pour filmer les visages, les corps dans l'espace. Les artistes devaient peindre la salle du sol au plafond. Et je savais qu'à la fin, ils allaient être « englobés » dans leur oeuvre. Un des enjeux était de saisir ce processus où l'artiste devient de plus en plus petit, et l'oeuvre de plus en plus grande, intense. J'ai placé des repères dans les différents pièces, pour y revenir régulièrement et avoir les mêmes cadres à des étapes différentes. Avec trois sources de lumières légères, j'essayais de créer des ambiances pour que chaque pièce devienne un univers.

Ce sont finalement des artistes confinés dans un lieu : quelle ont été vos pistes sur l'écriture sonore ?

Les conditions sonores n'étaient pas simples... Beaucoup d'artistes travaillent avec un masque à cartouche sur le visage, donc pour filmer la parole, c'est loin d'être idéal, et leur demander d'enlever le masque, ça voulait dire interrompre leur travail. Or je ne voulais pas d'entretiens posés parce que je trouvais cela complètement inapproprié. On a essayé de mettre des micros minuscules à l'intérieur même du masque. Expérience assez marrante...mais pas vraiment convaincante. Ça marche très bien avec Georges Clooney dans Gravity, moins bien en documentaire...! Et puis il y avait les outils que les artistes utilisent pour leurs créations : poste à soudure, ponceuse, tronçonneuse, scie circulaire, bombe 'mad max'... A cela vous rajoutez le fait que beaucoup travaillent en musique ! Et pour finir, il faut imaginer qu'ils étaient parfois dix à travailler en même temps, certes chacun dans leur pièce, mais quand même. En terme de raccord son, je savais qu'on allait se tirer les cheveux. De tout ça, on a essayé de faire une force. Que ce bordel sonore devienne une musique. Etienne Foyer et Maude Gallon ont fait un travail remarquable au son, ils ont joué un peu les ninjas avec leurs perches, et ont fait des petits miracles. Au montage, ça n'a pas toujours été simple, mais Eric

Thomas, compositeur de la musique, nous a permis d'aller assez loin sur la bande-son du film, envisagée comme une seule piste. Nous avons considéré les sons comme une musique, et la musique comme pouvant être juste une fréquence, une nappe bruitiste. Globalement, le film est très musical au début et à la fin. En son centre, ce sont les voix qui sont privilégiées, avec un travail du son assez subtil pour donner vie aux outils, aux moments de solitude.

Quels choix vous ont guidé sur le montage du film, avec ce subtil entrelacement des artistes ?

Sur plus d'une vingtaine d'artistes filmés, nous avons dû faire des choix, et au final n'en retenir que 14. Je ne voulais pas que le film devienne un catalogue mais un film choral, et qu'à eux tous, ils puissent nous raconter une petite histoire du graffiti en partant de leur propre expérience. C'est subjectif et lacunaire, forcément, mais la qualité des personnalités et de leurs parcours permet de raconter une histoire. Ce sont des peintres passionnants selon moi, avec un engagement profond dans leur discipline. Même si je n'étais pas toujours d'accord, j'ai apprécié cette dimension. Le montage a donc consisté à entrelacer l'acte de création avec cette histoire « à plusieurs voix ». On part, avec chacun, d'une salle complètement vide, on les quitte, on les retrouve, jusqu'à ce qu'ils mettent le dernier coup de finition à leurs créations. Ensuite, ce sont des associations d'idées, on a joué sur les contradictions, les échos, il y a parfois l'idée d'un cadavre exquis qui crée des moments assez drôles dans le film. Je ne voulais pas que le film ait la prétention de présenter « Une histoire du graffiti », mais qu'il soit une immersion dans plusieurs univers, qui forment à eux tous une expérience artistique atypique pour le spectateur. Et puis, il y avait ce plaisir de passer d'un univers à l'autre en tentant à chaque fois d'interroger l'esthétique de chacun. Collusion de couleurs, tonalités, matériaux utilisés, énergies... C'est la première fois que je réalise un film avec autant de personnages, c'est assez intéressant de tendre vers « un corps » constitué de 14 pensées. Nico Peltier, le monteur était parfois paumé, moi aussi, mais on n'a pas lâché et on a fini par trouver des thématiques souterraines qui nous ont aidés à structurer le propos et à trouver le rythme du film. C'est tout l'art du montage, et Nico sait y faire, merci à lui !



LES ARTISTES A L'OEUVRE DANS LE FILM

dans l'ordre d'apparition à l'écran

Alfe / alfblackbook.tumblr.com / Insta @alfe.fm

Intrigué par les graffitis qu'il remarque lors de ses voyages à Paris ou Londres, Alfe prend les bombes au début des années 2000. Tunnels, terrains vagues, voies ferrées, stores, toits, camions, trains... pas un support n'échappe alors aux quatre lettres de son nom. Influencé par les maîtres du graffiti new-yorkais comme par la peinture moderne, il déstructure peu à peu ses lettres, privilégiant les couleurs vives et la dynamique de ses lignes. Pour Alfe, la lettre est un point de départ, un prétexte à diverses expérimentations graphiques et abstraites.

Zoer / www.zoerism.com / Insta @zoerism

Loin des graffitis qu'il réalisait au début des années 2000 à Paris ou dans le sud de la France, Zoer s'est peu à peu tourné vers une peinture figurative réalisée à l'acrylique ou à l'huile. Observateur attentif de son environnement, formé au design produit, l'artiste questionne régulièrement dans son travail la possession matérielle, l'obsolescence programmée et le devenir de la substance industrielle. Des recherches axées sur la déliquescence des objets, l'œuvre du temps sur les matériaux, et la place de l'homme dans un processus de mutation sociale.

LeMoDuLeDeZeeR / mehdicibille.com / Insta lemoduledezeer

C'est dans les terrains vagues de la banlieue parisienne, au milieu des années 2000, que Mehdi alias Zeer met au point son module, sorte de cellule organique qui se multiplie à l'infini et prolifère dans l'espace public. Par l'accumulation de ses formes faussement répétitives qu'il met à l'épreuve selon les espaces, les supports et les échelles, Zeer crée des vibrations optiques où les variations de densité provoquent des jeux de lumière et de profondeur.

Jean Moderne - RCF1 / Insta @jeanmoderne

RCF1 commence à s'exprimer à la bombe dans les années 1980, le long des voies ferrées de la banlieue parisienne. Influencé par le writing new-yorkais, la bande dessinée underground et les cultures alternatives britanniques, il s'émancipe rapidement des codes du graffiti américain et privilégie une esthétique personnelle, résolument européenne. Au début des années 1990, il troque sa signature contre un logotype : le Fantôme, et s'impose ainsi comme un pionnier de la scène post-graffiti qui explose à la fin du millénaire, préfigurant la renaissance de la scène street art.

MGLO / Insta @romainfueler

Peintre et dessinateur, MGLO pose ses traits au rouleau et à la bombe dans les rues de Paris. C'est à quatorze ans qu'il découvre le graffiti dans la banlieue sud. Après une dizaine d'années à pratiquer un graffiti traditionnel, il fait une pause pour se réinventer. Il s'intéresse de plus en plus au dessin et à la bande dessinée. Son style évolue et il décide d'abandonner les lettres du graffiti traditionnel au profit d'une pratique plus figurative. Il va développer son style dans la rue de façon systématique et illégale à travers des compositions aux couleurs réduites. Plusieurs sagas jalonnent son parcours. Des crânes et squelettes sur les camions parisiens, jusqu'aux séries de portraits étranges réalisés sur les barricades de protection des banques durant les mouvements sociaux, en passant par des séries de logos de marque peintes aux pieds des immeubles de cités. Son art qui transpire le sarcasme et l'humour noir plonge le spectateur dans une réflexion autour du sens et de l'esthétisme dans l'art urbain.

Selah / www.selah.fr / Insta @insta_selah

Originaire de Niort, Selah a longtemps pratiqué un graffiti classique avant de s'orienter vers un style plus graphique, notamment lors de ses études de design à Nantes. Aujourd'hui installé à Paris, il développe une peinture abstraite, née des contraintes contextuelles liées au graffiti : outils rudimentaires, manque de temps, supports divers... Autant d'éléments qui le poussent à focaliser son énergie sur la texture, la forme, le tracé et le rythme.

Shoof / Insta @shoof.h.hertelli

Dans la Médina de Tunis où il a grandi, Shoof a longtemps observé la calligraphie arabe dont il a peu à peu transformé l'esthétique et le mouvement. Arrivé en France en 2004, il développe une peinture instinctive et rythmée, désacralisant la calligraphie traditionnelle à grands coups de pinceaux. Dans son travail, il n'est pas question d'écriture, mais de gestuelle, invitant à l'observation plus qu'à la lecture. Une accumulation de lignes souples et aiguisées qu'il déploie sur toile comme sur tout autre support à la portée de ses pinceaux.

Lek & Sowat / Insta @lek_____75019 & @sowat_dmv

Évoluant en duo depuis 2010, le parisien Lek et Sowat originaire de Marseille, développent une pratique qui mêle peinture et installations éphémères dans une approche toujours contextualisée. Ensemble, ils ont défini un processus d'écriture basé sur l'effacement et le recouvrement, mêlant calligraphie et abstraction géométrique, qu'ils soulignent par des structures en volume en s'appuyant sur l'histoire et l'architecture des lieux qu'ils investissent. Un travail collectif nourri de leur passion commune pour l'exploration urbaine, et de leur volonté à systématiquement investir de nouveaux territoires.

Lokiss / www.lokiss.art / Insta [@lokiss.out](https://www.instagram.com/lokiss.out)

Figure historique du graffiti en France, Lokiss est un des premiers à avoir su manier la bombe sur le terrain vague de La Chapelle à Paris en 1985. Arrivé là par la culture hip-hop et le break dance, Lokiss vole ses premières bombes et expérimente le lettrage, les chromes et le wildstyle sur ce nouveau terrain de jeu. Précurseur européen de ce qui allait devenir un véritable mouvement et style de vie, Lokiss est aujourd'hui un des pionniers de la culture graffiti européenne et l'un des acteurs principaux de son renouvellement esthétique. Artiste pluridisciplinaire, il mêle arts visuels, arts numériques et sculptures. Si ses murs explosaient de couleur à ses débuts, l'artiste a choisi une orientation plus brute, en noir et blanc, ces dernières années, pour mieux représenter la noirceur du béton et des friches industrielles. Lokiss est également l'auteur des ouvrages « Graffiti Writing. Expressions manifestes » (2016) et « Graffiti, 50 ans d'interactions urbaines » (2018) aux éditions Hazan. Sophie Pujas lui a consacré l'ouvrage intitulé « Ce qu'il reste de nuit » chez Buchet-Chastel (2016). A Dédale, Lokiss mêle toutes ces disciplines artistiques pour une œuvre monumentale et puissante à l'intérieur de laquelle le visiteur est invité au questionnement.

Grems / Insta [@insta_grems](https://www.instagram.com/insta_grems)

Du graffiti à la musique en passant par le graphisme et l'illustration, Grems est un artiste multidisciplinaire, toujours prompt à explorer de nouvelles pistes, de nouvelles formes et de nouveaux langages. Depuis 2018, son travail pictural opère un tournant décisif vers une approche artistique assumée. A partir des codes du graffiti dont il s'est progressivement affranchi, il développe une peinture abstraite basée sur des systèmes de réalisation permettant l'improvisation et le lâcher-prise. Gestes, couleurs, outils... Autant d'ingrédients mixés par l'artiste, dans une démarche résolument post-graffiti.

Sylvain Ristori / sylvainristori.com / Insta [@sylvainristori](https://www.instagram.com/sylvainristori)

Formé à la menuiserie et diplômé des Métiers d'Art en sculpture sur bois de l'école Boule à Paris, Sylvain Ristori plonge dans l'univers du graffiti au début des années 2000. Bombe à la main, il déploie un univers graphique à mi-chemin entre typographie géométrique et abstraction lyrique. Cet éternel touche à tout poursuit ses recherches picturales en volume, par d'imposantes installations en bois, en métal ou en verre. Puisant son inspiration dans l'observation de son environnement, Sylvain Ristori compose des œuvres oxymoriques, à la fois brutes et délicates, chaotiques et organisées.

Apôtre / Insta [@obsolettrismes](https://www.instagram.com/obsolettrismes)

Apotre a commencé le graffiti à la fin des années 1990 à Paris. Principalement orienté vers une approche illégale, avec un goût prononcé pour le tag, le graffiti est pour lui un prétexte à arpenter la capitale, à explorer ses bâtiments, abandonnés ou non, des sous-sols jusqu'aux toits. En 2020, l'envie de s'éloigner de l'esthétisme traditionnel du graffiti l'amène à développer une écriture personnelle au graphisme épuré. Désormais, ses lettrages en aplats se définissent par les vides et les pleins, et s'agrémentent de symboles ésotériques, imaginaires ou empruntés à la mythologie.

Bault / Insta @bault_

Bault a gardé de son enfance rurale un goût pour l'observation de la nature, qu'elle soit végétale, minérale ou animale. Plongé dans l'univers du graffiti à la fin des années 1990, le Ruthénois explore également la vidéo, le graphisme et l'illustration, notamment lors de ses études aux Beaux-Arts d'Avignon puis aux Arts Décoratifs de Strasbourg. Ces influences mêlées à celles de ses nombreux voyages le mènent à développer un étrange bestiaire chimérique où la figure naît d'une accumulation d'objets et de créatures hybrides.

Ces textes de présentation des artistes sont issus du Beau Livre
DéDaE, Des Expériences Des Artistes Lieu Ephémère, édité par Land'Artic.

Merci à

Laurent Sanchez, directeur artistique,
Violaine Pondard et Nicolas Gzeley, auteurs.

Le livre est disponible ici : www.land-artic.art



CONTEXTE

DéDalE : n.m.

au sens propre : labyrinthe, lieu où l'on s'égare facilement.

au sens figuré : ensemble confus, inextricable,
entre autres, de lois.

au sens du projet collectif/artistique de l'association

L'Art Prend La Rue : **D**es **e**xpériences, **D**es **a**rtistes, **l**ieu **E**phémère.

En 2016, un bâtiment jusqu'alors occupé par la Direction Départementale de l'Équipement, avec ses 4 étages et ses 3000 m², est laissé en friche. Cet ancien centre administratif se situe aux abords du port, en plein cœur de Vannes (Morbihan). Fin 2017, la ville de Vannes en confie les clés, de manière temporaire, à l'association vannetaise **L'Art prend la rue** qui monte un projet culturel éphémère nommé **DéDalE**, reprenant ainsi l'acronyme originel du lieu, DDE : **D**es **e**xpériences, **D**es **a**rtistes, **l**ieu **E**phémère.

Entre mai et août 2018, une quarantaine d'artistes urbains investissent les bureaux et couloirs de l'ancien bâtiment administratif et recouvrent les murs d'œuvres issues de la technique graffiti : lettrages, flops, mais aussi décors, personnages... Le 29 septembre 2018, les portes s'ouvrent au public. Néophytes, connaisseurs, familles, touristes, autochtones envahissent le rez-de-chaussée et se perdent dans ce labyrinthe. Étrangement, cette bâtisse envahie par un art pirate réussit à réunir toutes les générations et les catégories socio-professionnelles. Les visites sont gratuites, sur réservation par petits groupes de 20 à 30 personnes. Le site géré par une équipe locale 100% bénévole ne désemplit pas.

DéDalE est une curiosité, un accident, un "éphémère", puisque la destruction de cette fourmilière impromptue est initialement prévue pour 2021.

Financé à 100% par du mécénat privé, PME locales pour la plupart, ce projet se veut d'une totale liberté artistique, répondant à la logique d'une communauté subversive, en reprenant ses codes, ses logiques, son mode de fonctionnement. Un hommage à ce mouvement, basé sur des notions telles que l'éphémérité implicite des œuvres en pleine rue, le clan, l'adrénaline, etc.

Ce projet artistique est sur le fil, car l'art urbain est libre et se joue sans autorisation. Il n'y a pas de logique de vente d'œuvres d'art ni de conservation, DéDalE reste à l'inverse d'une galerie, ou d'un musée. L'idée est simplement de faire rentrer dans ce lieu des artistes qui ont leur propre langage issu d'un mouvement artistique alternatif. Les laisser investir, envahir les pièces et couloirs. C'est donc tout d'abord un lieu de travail où l'on respecte leur action, et où l'artiste urbain peut envisager sa création dans un environnement rare : une pièce entière qui lui est dédiée, avant d'être effacée.

Tout recouvrir ! Les moindres recoins de ce bâtiment, pas seulement les murs, mais aussi, les sols, les plafonds, les tuyaux, les fenêtres, plaques d'aération, portes, interrupteurs... Mais aussi le toit et les façades.

Le thème du projet est l'«immersion». Plonger le public dans l'art urbain, l'envelopper de la tête aux pieds, pour susciter des sensations et des émotions, agréables ou désagréables.

En juin 2019, après plusieurs mois de résidences d'une cinquantaine de nouveaux artistes urbains, c'est tout le 1er étage du bâtiment qui s'ouvre au public. Le projet a atteint ses finalités et l'équipe des bénévoles de l'Art prend la rue y accueille de plus en plus de monde. Les billets gratuits s'arrachent dès leur mise en ligne. DéDale ne désemplit pas.

Alors que le projet devait prendre fin en décembre 2019, l'équipe associative se lance un nouveau défi : l'ouverture du lieu une année supplémentaire avec le recouvrement des œuvres du rez-de-chaussée. Au printemps 2020, juste après le 1er confinement, deux peintres en bâtiment de la société Josselin Peinture, mécène de l'association, vont faire leur entrée dans le lieu et recouvrir de couleurs unies par un pulvérisateur haute pression chacune des pièces du rez-de-chaussée. En juin 2020, une trentaine d'artistes urbains s'emparent des pièces avant la réouverture au public.

DéDalE propose une expérience déjà initiée depuis des années dans des métropoles du monde entier : en Allemagne, en Hollande, aux Etats-Unis, en France (avec la Tour Paris 13 par exemple), etc. Mais l'expérience, l'ampleur et la qualité artistique du projet restent singulières, et surtout, nouvelles sur le territoire Breton.

Les artistes urbains viennent à DéDalE parce que c'est un lieu atypique, expérimentatoire, cohérent avec la démarche qui fait l'ADN de ce mouvement. Un lieu où rien ne sera vendu, mais tout sera effacé, recouvert puis détruit... Mais où pour une fois, un public aura pénétré et parcouru les univers comme on traverse des mondes. Une rencontre insolite a eu lieu malgré tout entre cet art issu de l'ombre et un public venu de partout.

<https://dedale.lartprendlarue.org>

**DéDalE à Vannes
2018-2021 :**

**119 artistes
100 000 visiteurs
5 500 litres de peinture
12 200 m² d'oeuvres**

GUILLAUME KOZAKIEWIEZ

Guillaume Kozakiewicz, chef-opérateur, réalisateur, voyageur curieux a fait de la caméra son outil fétiche pour voir et donner à voir des histoires de vie dans différents continents. Après avoir grandi dans l'Est de la France, ses études le mènent en Bretagne où il vit depuis. Passionné de photographie, il se met à la pratique du montage puis à la prise de vues en autodidacte, pour se former finalement à la pratique documentaire. L'acte de création recoupe plusieurs de ses films. Ses sujets : un funambule, un réalisateur de fictions sonores sur France Culture, des musiciens de Boston, des réalisateurs, des artistes graffeurs...Le portrait est une forme qu'il affectionne particulièrement.

Depuis 2014 la fiction prend une place particulière dans son travail, en tant que chef-opérateur et aussi réalisateur. Son premier court métrage, **Je les aime tous**, est pré-sélectionné aux César 2018. Fin 2020, il termine un documentaire, **Waiting For Gaza**, portrait des frères jumeaux réalisateurs Tarzan et Arab Abu Nasser, et en 2022 il termine le documentaire **Le Mètre et l'élève**, un autre portrait filmé, cette fois celui d'une classe de maternelle au printemps 2020 après huit semaines du premier confinement. En 2022, il termine également le documentaire **Où va le blanc quand la neige fond ?**, huit clos de création artistique urbaine, qui recueille la parole d'artistes graffeurs au travail. Il prépare actuellement d'autres projets, dont un premier long métrage de fiction.





FILMOGRAPHIE GUILLAUME KOZAKIEWIEZ

2022 – **Où va le blanc quand la neige fond ?** documentaire 84' / produit par A Perte de Vue et Sancho&Compagnie

2022 – **Le Mètre et l'élève**, documentaire 52' / produit par Vivement Lundi !

2020 – **Waiting for Gaza**, long-métrage documentaire 75' / produit par AnaFilms et les 48ème rugissants, Ciné+, VosgesTV, 2M Maroc

2016 – **Je les Aime Tous**, moyen-métrage fiction 30' / produit par les 48ème Rugissants – Corinne Masiero dans le rôle principal

2014 – **Salto mortale**, long-métrage documentaire 90' / produit par Vivement Lundi ! et groupement GALACTICA, distribué par Zeugma Films

2011 – **La Lutte n'est pas pour tous**, long-métrage documentaire 85' / produit par Mille et Une Films et Need Production

2007 – **Léonarda**, documentaire, 68' / produit par Mille et Une Films

EQUIPE ARTISTIQUE & TECHNIQUE

Écriture et réalisation Guillaume Kozakiewicz

Musique originale / Eric Thomas

Productrice déléguée / Colette Quesson

Productrice associée / Laurent Dené

Assistants de production / Inès Lumeau, Margaux Pabois,
Caroline Guillaume

Image / Guillaume Kozakiewicz

Images additionnelles / Alexandra Sabathé

Son / Etienne Foyer et Maude Gallon

Première assistante réalisation / Maude Gallon

Montage / Nicolas Peltier

Étalonnage / Grégory Rodriguez

Ingénieur du son musique / Mathieu Gaud

Montage son & mixage / Kinane Moualla

Mixage TV / Pablo Salaun

Générique / Bruno Fagotti

Moyens techniques : Mesdames Messieurs, Zéro de conduite,
Clap Image, Nomades Productions, Arwestud Films, Two
Films, Plouf, Will Studio.

Production déléguée / **À Perte de Vue**

Production co-déléguée / **Sancho & Compagnie**

En coproduction avec **TVR, Tébéo & Tébésud**

Avec le soutien au développement et à la production de la **Région Bretagne**, avec le soutien de **Région Grand Est**, avec le soutien de **Eurométropole de Strasbourg**, en partenariat avec le **CNC**. Avec la participation du **Centre national de la cinématographie et de l'image animée**. Avec le soutien de la **Procirep, Société des producteurs** et de l'**Angoa**.

LES SOCIÉTÉS DE PRODUCTION

Initiée en 2011 par Colette Quesson et établie à Vannes, **A PERTE DE VUE** produit des courts et longs métrages, documentaire et fiction, et des courts métrages d'animation. Nous aimons produire des films qui ouvrent grand l'horizon ! Affirmer des styles, élever et remuer les spectateurs ! Veiller sur les projets depuis le développement jusqu'à la diffusion... Nous sommes convaincues de l'intérêt de la coproduction inter-régionale et internationale, pour travailler en complémentarité et assurer la faisabilité de projets ambitieux.

Créée en 2000, **SANCHO & C°** est une société de production animée par Antoine Martin et Laurent Dené, basée à Rouen, Strasbourg et Paris. Notre catalogue comprend plus de 120 films documentaires, fictions et séries, portant des regards d'auteurs sur l'art, la culture, notre histoire et le monde qui nous entoure.

CONTACT PRESSE ET DISTRIBUTION

Colette Quesson / À PERTE DE VUE / Vannes

+33 6 13 33 16 17

colettequesson@apertedevuefilm.fr

www.apertedevuefilm.fr
www.sanchoetcompagnie.fr

Version originale en français

Version sous-titrée anglais

Documentaire / 2022 / 84' & 56' / 16:9 / 25 images / Son 5.1

Format de diffusion / DCP & ProsRes

ISAN : 0000-0005-DDOF-0000-6-0000-0000-J

A PERTE DE VUE

